

**PUDEUR.** - La pudeur se manifeste par un mouvement des yeux, du sang, des mains, un mouvement de la chair et de l'esprit qui s'oppose au dévoilement d'une région du corps comme à celui d'un sentiment, d'une idée ou d'un souvenir qui doit rester secret. Même s'il révèle l'intention de cacher, cet affect n'est pas intentionnel. Il surgit aux frontières du volontaire et de l'involontaire. Il rend furtivement conscient ce qui ne l'était pas. La pudeur ne va pas sans trouble. Ce trouble est relatif à la crainte qu'apporte la révélation de ce qui doit rester voilé. Et ce qui doit rester voilé, c'est ce qui ne peut pas se dire en sa totalité. C'est impossible à dire entièrement relève de la vérité de ce qui parle en l'homme : vérité d'une altérité originaire qui n'est jamais réductible à ce que l'homme peut en dire, mais aussi vérité d'un dédoublement menteur qui fait tomber l'homme sous le coup de son propre jugement ou du jugement des autres et que, par orgueil, pour offrir une image impeccable de lui-même, il doit dissimuler.

On peut dire que tout mouvement de pudeur a à être interprété pour savoir de quelle impossibilité il dépend : celle de la vérité qui ne peut pas se dire toute ou celle de la vérité qui ne veut pas se dire toute. La première est celle de l'amour, la seconde celle de l'orgueil. C'est la gloire de Dieu que confesse la première impossibilité. C'est la peur de la lumière que trahit la deuxième.

La pudeur rend visible sous la forme d'une retenue - qui est dissimulation ou discrétion - ce qui a été invisiblement, inconsciemment touché dans la survenue d'une rencontre, dans l'interrogation d'un regard ou dans l'évocation d'un mot. Elle indique par une attitude de retrait que la rencontre, le regard ou le mot touche juste avant même que celui ou celle qui l'éprouve ne le sache. Elle révèle à celui qui l'éprouve ce qui parle en lui de l'amour ou de l'orgueil... la même où, dans la quotidienne visibilité du monde, il n'en veut rien savoir.

1. LA PUDEUR, ENIGME DE LA VÉRITÉ. - La pudeur se situe à égale distance de la réaction dénégatrice et brutale de la honte et de l'exposition complaisante de la séduction. Dans sa manifestation même, elle implique un climat de confiance et l'espoir d'une révélation progressive de la vérité : une révélation qui n'évite pas les médiations et qui ne peut être approchée qu'avec tact, comme apprivoisée. La pudeur n'est pas l'opposition du refus. En même temps qu'il se produit, le mouvement d'évitement de la pudeur interroge sur les conditions de révélation de ce qu'il avoue comme touché, au plus juste et par surprise, dans le secret de l'amour et du sexe, de l'honneur et de l'identité, de l'orgueil et de la grâce.

Le voile que jette la pudeur sur la nudité du corps ou la violence du sentiment est paradoxal : il fait flamber de l'éclat du rouge le visage qui veut se dissimuler, il trahit dans le détournement rapide des yeux l'intensité du regard, il exaspère le désir de parler dans la perte de la parole. Le paradoxe, ici, trahit l'énigme de ce qui cherche à se dire en se cachant, la dimension d'une vérité qui ne supporte pas - sous peine de voir disparaître son être même - la mise à plat du secret dans l'apparence, la réduction du désir dans la nudité de l'organe, dans la vanité de l'image ou la redondance des titres.

Mais si elle n'en autorise pas l'étalage, la pudeur ne les nie pas pour autant. Elle n'est pas à confondre avec la fausse humilité. Elle est bien plutôt demande discrète d'entrer dans un processus de symbolisation. Elle invite à inscrire dans le corps le désir de la rencontre. Elle introduit la révélation de ce qui est vrai au jeu des médiations et de leur développement dans le temps. Ennemie de la précipitation, elle s'oppose au scandale du voyeurisme ou de l'exhibitionnisme. Elle maintient le silence ou la réserve sans dérober là où se laisse pressentir le risque d'une effraction ou d'une curiosité sans égard.

La pudeur déjoue la tentative de séduction manipulatrice. Elle ne dénie pas la jouissance et le plaisir, mais elle verse les arrhes de leur ouverture à la joie de la rencontre. Respectée, elle évite à la rencontre de devenir un corps à corps mutique ou un bavardage mondain : elle est alors la première manifestation de l'esprit.

Jamais la pudeur, quoiqu'il paraisse, n'est instinctive. Elle n'est pas pensable hors du champ de la parole et du langage. Elle annonce le désir au creux du silence même et va jusqu'à autoriser la contemplation.

2. L'EFFRACTION DE LA PUDEUR : LA DÉBAUCHE ET LA HONTE. - Non respectée, la pudeur se métamorphose. Le mouvement paradoxal qui fait de son voile le signifiant d'une vérité cachée est rompu et le corps est livré aux extrêmes d'une jouissance sans retenue, celle de la débauche et du bavardage, ou d'un retrait forcené et sans joie, celui de la honte et du mutisme.

L'absence des manifestations de la pudeur chez un enfant peut annoncer la perte ou le refus de la parole. Au même titre que l'absence de sourire chez le bébé, la pudeur peut s'entendre comme le lien de la chair avec la parole : elle dit que la chair est lieu de rencontre avec un autre et qu'à ce titre, elle est corps humain, corps de désir d'un sujet. L'absence de pudeur est le signe d'un corps humain qui n'est plus soumis à la loi des hommes. Elle étonne ou scandalise. Elle provoque.

Là où l'impudeur apparaît, la vie humaine perd son sens moral, politique ou religieux. Le sexe - la différence - n'y est plus vécu comme lieu du surgissement de la vie qui se donne dans la rencontre et la reconnaissance. Avec l'impudeur, le sexe et la différence se vivent dans l'opposition d'une jalousie accusatrice et dominatrice. L'unité de la vie ne se donne plus à percevoir sous le voile des différences visibles. La sexualité devient dualité et la différence, scission et exclusion meurtrière.

3. PUDEUR ET DIVISION DU SUJET. - Le mouvement paradoxal de la pudeur - il signale qu'il cache - dit que le sujet humain est divisé par des pulsions contraires et qu'il naît, en tant qu'être parlant, de cette division même. La pudeur manifeste que la présence, dans la rencontre, n'est pas immédiate. Pas plus la présence de soi à un autre que celle de soi à soi. La pudeur introduit la chair à l'ordre de la parole. Elle n'existe que chez l'homme. Et lorsque, chez l'homme, elle fait défaut, c'est que, dans l'horizon de la folie, le sujet humain ne naît plus de ce lieu de la division de lui-même par une parole qu'il reçoit d'un autre ou qu'il adresse à un autre ; il bascule alors dans le gouffre sans fin d'un dédoublement de lui-même.

La pudeur est résistance au dévoilement du corps. Mais plus profondément encore résistance au dévoilement de ce qui parle dans le corps. Elle est la résultante d'un conflit entre la vérité qui parle en lui, et l'image qu'on en voit. En trahissant la division intime du cœur humain, la pudeur ouvre à la question du « combat des esprits » (cf. Ignace de Loyola). Être surpris par quelqu'un dans sa nudité corporelle revient à être pris en flagrant délit de mensonge. Que la nudité du corps, que la chair soit perçue comme nue, non habitée par la présence, et qu'elle provoque la pudeur et, à un degré de plus, la honte, est la métaphore du mensonge : le mensonge, c'est la chair des mots déshabillée de la parole de vérité. Au lieu d'introduire à la rencontre de la reconnaissance, il en détourne.

La nudité de l'homme et de la femme en tant qu'elle est vue par eux et met obstacle à leur rencontre est la métaphore visible de leur mensonge. Avec lui, ils ont déserté le lieu où seulement ils peuvent demeurer en vérité : la Parole de Dieu. La vérité est devenue invisible. Elle se fait entendre pourtant au cœur du mensonge et de la complicité. Désormais elle ne se manifestera plus que sous le voile qui la cache. Elle ne se livrera que par le jeu des médiations de l'histoire et par le discernement des esprits.

La pudeur couvre du voile de la foi en l'autre la nudité. Elle espère qu'il entendra autre chose que ce qu'il voit.

Nous pensons que la pudeur a partie liée avec la foi. La première tente de réinscrire dans le jeu des médiations de la rencontre la nudité. La seconde inscrit dans le jeu des médiations de l'histoire le mensonge : elle dit qu'il est péché et qu'il ne peut être découvert comme tel qu'à la lumière de la Vérité qui parle dans le monde, Dieu en l'Homme.

Genèse 2-3. - F. Nietzsche, *Le gai savoir*, trad. par A. Vialatte, coll. Idées 50, Paris, 1950, p. 7-15 : Avant-propos de la 2<sup>e</sup> édition, 1886 (spécialement p. 15). - R. Bultmann, art. *Aïdôs*, dans Kittel, t. 1, 1933, p. 168-71. - J. de La Vaissière, *La pudeur instinctive*, Juvisy, 1935. - V. Soloviev, *La justification du bien*, Paris, 1939, p. 137-62. - M. Scheler, *La pudeur* (trad. M. Dupuy), Paris, 1952. - L.M. Weber, art. *Scham*, LTK, t. 9, 1964, col. 365-66. - G. Fessard, *La dialectique des Exercices Spirituels de S. Ignace*, t. 2, Paris, 1966, 3<sup>e</sup> partie : « le rôle de la Vergüenza... », p. 127-253. - U. Rocco, art. *Pudore*, DES, t. 2, 1975, p. 1534-35. - A. Didier-Weill, *La honte et la pudeur : les deux voiles*, dans *Patio*, n. 3, Paris, 1984, p. 79-81. - F. Dolto, *La cause des enfants*, Paris, 1985, p. 425-28 : la pudeur n'a pas d'âge.

Denis VASSE.

p 2607-2610.

Dictionnaire de spiritualité